PRIX RAMBERT 2007

Remis le 12 juin 2007
À La Blanche Maison, à Lausanne

INTRODUCTION A LA CEREMONIE

par Olivier KLUNGE, Président du Jury 2007

Mesdames, Messieurs, au nom du Jury Rambert et de la Section vaudoise de Zofingue, je vous souhaite la bienvenue à chacune et à chacun. Je salue ici la présence de…

- M. le Prof. Roger Francillon, Président du Cercle littéraire de Lausanne, cercle qui soutient depuis plusieurs années le Prix Rambert par sa généreuse contribution financière.

- M. Philippe Weissbrodt, Président central de la Société suisse d'étudiants de Zofingue et ancien membre du jury.

- M. le Dr. Marco Barbatti, Secrétaire central de la Société suisse des Vieux-Zofingiens, qui a fait le déplacement de Zurich, pour honorer la littérature romande.

- M. Jérôme Reymond, Président de la Section vaudoise des Actifs et membre de notre Jury

- Me Charles-Henri de Luze, Président des Vieux-Zofingiens vaudois.

Je salue enfin – mais surtout – la lauréate du Prix Rambert 2007, Mme Marielle Stamm.

Merci à tous pour votre présence, Zofingiens, fidèles du Prix Rambert, amis de Marielle Stamm ou déjà inconditionnels de son œuvre. La Section vaudoise de Zofingue est heureuse de vous accueillir dans sa Blanche Maison, édifice de trois ans le cadet du premier Prix Rambert. Construite au tournant du siècle dernier par les Zofingiens, la Blanche, ainsi que le Prix, sont les témoins d'un siècle fécond pour la vie culturelle de ce pays dans laquelle la Section vaudoise de Zofingue a joué un rôle important. Votre présence ce soir prouve que notre société et le Prix Rambert ont toujours un rôle et une actualité aujourd'hui. Après les salutations, permettez-moi d'enchaîner très traditionnellement sur les présentations. Mon nom est Olivier Klunge, membre actif de Zofingue, je viens de terminer une formation d'avocat.

M Fabrice Agustoni, membre actif, architecte fraîchement diplômé et membre du Jury.

M. Jean-François Bonard, VZ, médecin et membre permanent du Jury.

M. Jean-Hugues Busslinger, VZ, secrétaire patronal et membre permanent du Jury.

M. Antoine Chappuis, VZ, secrétaire patronal et membre permanent du Jury.

M. Alain Dondénaz, Vieux-Zofingien, assureur.

M. Loïc Dorthe, membre actif, licencié HEC,

M. Jérôme Reymond, Président des Actifs, licencié en droit et membre du jury.

M. Jean-Marc Spothelfer, VZ, pasteur, membre permanent et fidèle secrétaire du Jury.

Nous sommes donc réunis aujourd'hui pour fêter un auteur dont le premier roman laisse augurer d'une belle carrière d'écrivain. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que c'est également à un autre littérateur, Eugène Rambert, que nous devons d'être rassemblés ce soir.

« Aujourd'hui on ne lit plus, on écrit. » Voilà le constat que posait, dans un dessin de presse, un visiteur effondré devant une montagne de bouquins proposés au Salon du Livre. Tel est également le constat que le jury Rambert pourrait poser devant le nombre d'ouvrages qui lui a été soumis. La littérature romande est en effet féconde. Cette année, de même que lors des précédentes éditions, le Jury a reçu ou acquis 66 ouvrages, dont 33 romans, 10 recueils de nouvelles, 6 récits, 7 créations poétiques, 2 chroniques et 6 œuvres théâtrales. Chacune de ces œuvres a été lue, évaluée et commentée par au moins deux jurés.

Le nombre important d'auteurs, de maisons d'édition et d'ouvrages édités en Suisse romande est réjouissant et démontre la vitalité qu'a gardée et que conservera, j'en suis sûr, la littérature face à la concurrence de nouveaux médias. La quantité, cependant, ne cache-t-elle pas une piètre qualité ? Nous serions tentés de le prétendre face à la grande proportion d'ouvrages à caractère purement autobiographique dont l'intérêt semble plutôt cathartique pour l'auteur que littéraire pour le lecteur.

Qu'est-ce qui pousse alors un juré Rambert à investir de longues heures à défricher les nouvelles créations littéraires ? D'abord, je crois, un amour pour la littérature romande. Dans les œuvres de notre époque et de notre région, nous découvrons les désirs, les craintes, le caractère de nos contemporains ; nous entrons dans l'esprit de notre temps. Mais surtout, au milieu des ouvrages mauvais ou simplement quelconques, il se trouve toujours quelques perles. Ce sont souvent les derniers nés de précédents lauréats du Prix Rambert qui confirment la confiance que le jury d'alors avait su témoigner à leur jeune talent, ce sont aussi les nouveaux opus d'écrivains consacrés dédaignés par les jurys successifs, mais ce sont encore de jeunes auteurs dont le style dénote une qualité d'écriture et une maturité qui méritent une meilleure notoriété.

C'est à cette tâche que s'attache le Prix Rambert : non seulement à encourager, mais également à contribuer à la réputation d'auteurs romands le méritant par leur talent et leur maîtrise. C'est pourquoi le Jury a décidé lors de cette édition de se doter d'un attaché de presse professionnel. Qu'il soit ici remercié pour son travail. Le rôle du juré Rambert n'est pas ingrat. Pour le jeune lecteur que je suis, c'est une occasion de rencontrer d'autres amateurs de littérature d'horizons variés et de se frotter à quelques grands connaisseurs suivant depuis de nombreuses années la production des écrivains romands. C'est une réelle joie de discuter, entre personnes qui se respectent et s'estiment, de la qualité et de l'intérêt des ouvrages lus par chacun.

Cependant, pour le juré Rambert, l'exercice ne s'arrête pas là. Il faut encore juger. Décider quel ouvrage, quel auteur recevra le Prix. Cette obligation de trancher, de retenir tel livre et de laisser passer tel autre, force à clarifier ses impressions, à analyser ses goûts, à défendre ses opinions. La qualité de lecture s'en trouve modifiée : lorsqu'il faut expliquer pourquoi tel ouvrage est plaisant, mais commun alors que tel autre est ardu, mais de grande valeur, la lecture se fait plus attentive, plus soigneuse.

Cette rigueur, artificielle au début, devient un automatisme, et finalement tous les textes sont passés à ce crible. Cette attention dans la lecture, qui n'a rien, pour moi, d'une méthode, n'efface nullement le plaisir de lire. Au contraire, ce plaisir est le fondement de mon appréciation littéraire : trame romanesque ou dramatique, style, tournures, forme littéraire et plan doivent concorder, s'accorder. La truculence d'une écriture au service d'un récit plat devient un exercice de style, une palpitante narration devient banale si elle n'est secondée par une fraîcheur de langage. Cette alchimie littéraire est la marque, non seulement du talent, mais aussi de la maturité d'un écrivain accompli. Cette qualité dans la rédaction et l'inspiration n'est pas forcément liée au nombre des ouvrages publiés, puisqu'elle peut se retrouver même dans un premier roman...

Olivier Klunge

LE PRIX RAMBERT : UN DEVOIR DE MÉMOIRE

par Jérôme Reymond, président des Actifs et membre du Jury

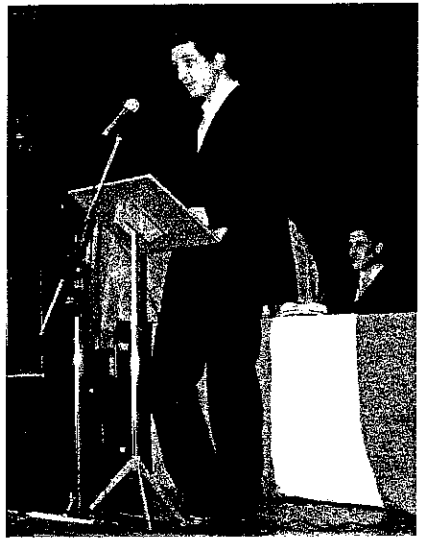
À la mort d'Eugène Rambert, poète et écrivain vaudois, en 1886, se pose la question de savoir comment honorer la mémoire de ce grand défenseur de la langue française, de cet homme qui longtemps dénonça les carences et le laisser aller de la vie intellectuelle romande. L'homme fut professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne puis à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich et enfin à nouveau à Lausanne. Grand passionné des Alpes, il en a fait le sujet de ses plus belles pages, il fut aussi, pendant quatre ans, président du Club Alpin Suisse, qui venait tout juste d'être fondé.

Cette question du devoir de mémoire, la Société d'étudiants de Zofingue se la pose aussi, Rambert ayant été lui-même zofingien. Il s'en ait suivi des débats pour déterminer la meilleure manière de lui rendre honneur. Le choix, en premier lieu,

s'est arrêté sur un monument, une statue en l'honneur de l'auteur des « Alpes Suisses ».

Toutefois, à la même époque, la Société d'étudiants de Belles-Lettres (comme quoi certaines rivalités ont la vie dure) dévoila un monument à la mémoire d'Alexandre Vinet à la promenade de Montbenon. L'accueil peu favorable de ce monument par les Vaudois décida les Zofingiens à changer leurs projets et à créer en 1898 un prix littéraire, celui-là même que nous décernons aujourd'hui. La remise d'un prix littéraire apparut en totale adéquation avec la vie d'Eugène Rambert, fortement marquée par la littérature, mais aussi avec la devise de Zofingue, *Patriae, Amicitiae, Litteris.*

On peut se féliciter de ce choix quand on voit le triste destin de certaines statues, condamnées à l'oubli ou bien déplacées dans des endroits inadéquats. De plus, il existe un autre monument élevé à sa mémoire, près du temple de Clarens, village de son enfance.



Ainsi donc, la Société de Zofingue décida de décerner un prix littéraire, un vaste projet, qui dut susciter bien des interrogations parmi les membres d'alors. Cependant, le premier Prix Rambert fut remis en 1903 à Henry Warnery pour « Le Peuple Vaudois ».

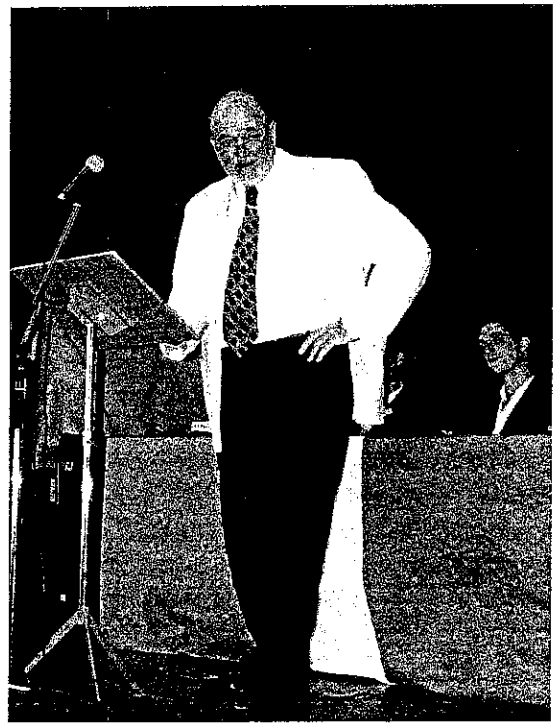
Depuis lors, tous les trois ans et avec une grande constance, un comité composé de trois Zofingiens actifs et de quatre Vieux Zofingiens ainsi que d'un président et d'un secrétaire se réunit afin de couronner un ou une auteur(e) suisse d'expression française. On le voit, le Jury n'est pas composé de professionnels du milieu ; il reste un prix modestement doté donné par une société d'étudiants. Malgré cela - ou grâce à cela - et de par son histoire très riche et la liste tout à fait honorable des ses lauréats, le Prix Rambert est un des prix littéraires les plus marquants et les plus significatifs de Suisse romande. Rappelons que la catégorie du livre n'est pas un critère déterminant : le Jury a examiné autant des romans que des recueils de nouvelles, de la poésie ou des œuvres de théâtre.

Le Jury se réunit régulièrement pendant plusieurs mois ; il évalue en groupe les ouvrages proposés et détermine ceux qui restent dans la course. Cette méthode correspond aussi aux intérêts et à la devise de Zofingue, car elle permet à plusieurs générations de Zofingiens de travailler ensemble et ainsi d'approfondir leurs relations au sein de la société de Zofingue. Et cette année, le prix est remis pour son ouvrage *L'Oeil de Lucie*, à Marielle Stamm, que je félicite chaleureusement.

Jérôme Reymond

LAUDATION DE MARIELLE STAMM

Par Jean-François Bonard, membre permanent du Jury



Chère lauréate,

A voir la nombreuse assemblée qui a envahi La Blanche aujourd'hui, vous n'êtes certainement – pour beaucoup – pas une inconnue. Mais, pour les autres, qui êtes-vous donc Marielle Stamm ? Vous aimez qu'on dise de vous que vous êtes journaliste. Nous ajouterons « fort cultivée », puisque vous avez obtenu une licence en Droit à Aix-en-Provence et un diplôme de Sciences Politiques à Paris ; que vous avez fréquenté l'Ecole du Louvre; que vous faites de la musique ; que vous avez écrit pour votre plaisir et celui de vos amis de nombreuses relations de voyages (non publiées) ; des contes pour vos petits enfants; enfin, que vous avez été rédactrice en chef d'un magazine informatique connu…

Vous êtes fière de votre hérédité paternelle de voyageuse au long cours, curieuse et entreprenante ; de votre naissance près de Marseille et de votre enfance heureuse dans une famille un peu fantasque, « artiste », active au sein d'une minorité calviniste, la BSP ou « bonne société protestante » - ces « Parpaillots » - parfois victimes d'une prédestination injuste… Le goût de l'écriture, vous l'avez sans doute depuis toujours. *L'Oeil de Lucie* est le fruit d'un long mûrissement et de l'accumulation patiente d'une foule de documents indispensables à la mise en forme de votre projet.

Que vous ayez vécu vous-même la vie d'une enfant « un peu différente des autres » a sans doute joué un rôle important dans la genèse de votre livre mais, jamais, le caractère autobiographique ne l'a emporté. Bien au contraire, puisque *« incapable moi-même de tenir un pinceau ou un crayon, j'ai éprouvé un grand plaisir à écrire une œuvre entièrement fictive par le simple biais de mon ordinateur.*

Une sorte de revanche sur mon manque total de dons en matière de Beaux-Arts ! ». (Propos recueillis par Elisabeth Vust pour le Cultur@ctif suisse).

Je prends le parti de ne (presque) pas résumer l' *Œil de Lucie* et de garder pour moi mes commentaires scientifico-analytiques. D'autres ont parlé de votre livre, très élogieusement, peu après sa parution: Isabelle Vust (le 6 décembre 2005 dans 24 Heures) ; Mireille Schnorf (le 22 du même mois dans Riviéra-Chablais) ; Isabelle Martin (le 28 janvier 2006 dans Le Temps) et Pierre-Yves Lador (au printemps 2006 dans le Littér Aire) pour ne citer qu'eux.

Mesdames, Messieurs, imaginez que vous avez quatre ans et qu'on fête votre anniversaire. Sans un regard pour une masse de cadeaux amoureusement emballés, vous vous emparez en un éclair du tourniquet en plastique bricolé par votre père, fièrement fiché au centre du gâteau d'anniversaire; vous vous élancez en fixant les pales multicolores, vous vous *encoublez* et tombez en vous ouvrant profondément le genou. De douleur et comme vous savez si bien le faire avec votre œil qui louche, vous le faites tourner dans son orbite de manière à ce que les spectateurs, horrifiés, n'aperçoivent plus qu'une partie laiteuse de sclérotique et pensent que votre œil est perdu. Pour la première fois, votre père a l'idée de boucher votre autre œil avec sa main et vous demande ce que vous voyez. *« Je vois la nuit »* répondez-vous…

On pourrait déduire du langage populaire qu'être borgne n'est pas exceptionnel ni dramatique. Ne dit-on pas : cligner de l'œil ; ouvrir l'œil et le bon ; taper dans l'œil de quelqu'un ou l'avoir à l'œil ; avoir bon pied, bon œil ; d'un seul coup d'œil ; ne dormir que d'un œil ; se mettre le doigt dans l'œil ; avoir la larme à l'œil ; acheter à l'œil ; j'en passe… A l'opposé, une vision binoculaire semble nécessaire pour « faire les yeux doux ; n'avoir d'yeux que pour quelqu'un; n'avoir pas froid aux yeux ; s'en mettre plein les yeux ».

En outre, si on ajoute foi à ce que vous écrivez, Marielle Stamm, à la page 148 de votre livre, le psychanalyste anglais Wilfred Bion a émis la théorie suivante en 1950 : *« la vision binoculaire permet d'analyser à la fois le conscient et l'inconscient, d'établir des corrélations, d'éliminer certains paradoxes, de permettre la co-existence des instincts d'amour-haine ou de vie-mort »(?).*

Vous l'aurez compris (j'espère) : la petite fille dont on découvre le jour de ses quatre ans (en 1939 probablement) qu'elle ne voit que d'un œil, c'est Lucie dont Marielle Stamm va nous raconter, dans ce qu'elle a intitulé « Jeux d'ombres », la lutte et les ruses pour acquérir le sens de la profondeur et de la perspective ; cette Lucie qui -à l'instar d'Odin le dieu scandinave qui a perdu un œil mais acquis la vision de l'invisible- se met à décrire avec précision des phénomènes de voyance inexpliqués.

Cette Lucie, on l'aurait sans doute oubliée …, Marielle Stamm, si vous ne transportiez brusquement vos lecteurs presque cinquante ans après l'après-midi de ce funeste anniversaire. « *Eclairages* » -fort bien intitulés- constituent le deuxième volet du roman où vous donnez enfin quelques clés permettant de démêler la toile d'araignée où se joue le destin de votre héroïne devenue adulte et celui de ceux qu'elle aime.

Fort habilement, et cela traduit l'originalité de votre démarche romanesque, vous le faites par le truchement des courriels qu'échangent à travers l'Atlantique– entre 1999 et 2003 - Claire et son cousin Michael. Claire, la fille de Lucie, vit à Paris. Critique d'art reconnue, la Revue l' « *Œil* » lui a confié la tâche d'écrire la biographie de sa mère Lucie, qu'elle va tout naturellement intituler « *L'œil dans tous ses états* » !!! Michaël D. est psychiatre et vit à Boston. Il est le fils qu'Agathe, sœur de Lucie, a eu de (Nino -) Raphaël – leur amour commun de jeunesse !

Ces deux-là viennent de recevoir d'étranges disquettes rédigées par « Tante Sarah », l'amie d'enfance d'Agathe et de Lucie, qui leur dévoile à petites doses une partie des lourds secrets de leur famille.

Je ne peux quand même pas tout vous cacher du roman… Lucie n'a cessé de dessiner depuis la découverte de son infirmité. Elle est devenue un peintre mondialement connue et reconnue pour ses toiles étranges et ses installations monumentales - toutes qualifiées de chefs-d'œuvre. Jusqu'en 1983, particuliers et musées se les arrachent, avant que Lucie ne disparaisse, elle qui est toujours revenue de ses escapades imprévisibles…

Au fil des descriptions que Claire fait des œuvres de sa mère, le lecteur s'aperçoit que toutes sont des traductions symboliques, inspirées par ce qui a marqué Lucie depuis son enfance. L'œil, toujours, y apparaît sous une forme ou sous une autre.

Il est difficile de passer sous silence l'installation intitulée *Chéops* – pyramide haute de plusieurs mètres composée de cubes de savon de Marseille (rappelant l'enfance marseillaise et un voyage initiatique en Egypte); ou une autre installation intitulée *l'Araignée* (terreur nocturne de la petite Lucie); ou *Cadeau d'anniversaire* (le tourniquet) ; ou *La Femme de Vermeer* exposée pour la toute première fois au Salon international des Galeries-pilotes à Lausanne en 1963 – autoportrait où l'œil gauche est remplacé par la fameuse boîte noire du peintre hollandais; ou *Conscience* (toile immense où l'œil vengeur du Dieu biblique regarde Caïn dans sa tombe !) ; *Sainte Agathe* (vierge et martyre dont le bourreau vient de trancher la poitrine- sosie de sa sœur Agathe récemment amputée des seins) et surtout sa dernière œuvre connue *L'Archange dans le soleil* (figure éminemment emblématique et sexuelle du grand amour, Raphaël). L'eau en vient à la bouche : où donc est-il possible d'aller admirer ces chefs-d'œuvre.

Les membres de notre jury se sont laissé séduire par les multiples facettes savamment embrouillée mais plausibles de ce roman dont je ne vous ai laissé deviner qu'une toute petite partie. Leur coup de cœur vient du plaisir qu'ils ont pris à la lecture de cet *Oeil de Lucie*, lecture presque impossible à interrompre une fois commencée. Ils ont apprécié l'humour, le style, le goût de raconter des histoires de Marielle Stamm et ils ont eu peine à croire qu'elle «n' avait encore rien écrit » !

Enfin, en espérant lui avoir donné quelque résonance par l'attribution de leur prix, ils souhaitent faire partager leur plaisir par les lecteurs romands. Puisqu'il a été question de coups de cœur, je présume que Michel Moret y a succombé lui aussi. C'est donc grâce au cœur, et pas seulement à l'œil, que nous avons le plaisir de passer ce moment aujourd'hui et que nous associons l'éditeur aux félicitations méritées par l'auteur.

Chère Marielle Stamm, j'imagine que celles et ceux d'entre nous qui ne sont pas abstèmes se feront un plaisir de descendre bientôt trinquer à votre succès. En attendant, j'ai le plaisir de vous remettre deux choses au nom du jury : un diplôme, à faire encadrer et à suspendre dans votre salon, et une preuve matérielle de notre prix, en l'occurrence une espèce d'assignat. Et une troisième qui vient de moi, « laudateur co-opté, autoproclamé et permanent » de ce jury - à la mode zofingienne. J'ai choisi de vous apporter une petite surprise : un cube de 8 sur 6,5 sur 6,5 cm de côté, donc d'un volume de 338 cm3, d'un poids de 306 grammes, d'une teneur en huile de 72%, marqué à l'effigie du Pélican.

Vous venez sans doute de deviner qu'il s'agit presque d'un des cinq mille et quelque pains du savon d' «avant guerre » qui formaient la fameuse Pyramide de Chéops. Je l'ai retrouvé miraculeusement, ce cube visqueux, dans le grenier de mon père. Il l'avait lui-même reçu peu avant Noël 1962. La rédaction de la Revue l'Oeil venait en effet de publier dans son numéro de novembre un article consacré à l'installation de Chéops au Château Borély (proche de Marseille) ainsi qu'une interview de Lucie M. et avait tenu à récompenser ainsi ses premiers souscripteurs étrangers... J'en ai maintenant assez dit et vous remercie de votre attention. Encore bravo à vous, chère Marielle Stamm !

Jean-François Bonard

RÉPONSE DE LA LAURÉATE
par Mme Marielle STAMM

Monsieur le Président du jury du Prix Rambert, Messieurs les jurés, Mesdames, Messieurs, chers amis,

Le 16 avril dernier, le téléphone sonne à minuit et quart. Je me lève en maugréant. Je suis loin de me douter que je me trouverai quelques semaines plus tard parmi vous, honorée par un prix littéraire ! J'entends une voix juvénile: « Votre roman, *L'Œil de Lucie*, a obtenu le Prix Rambert. Nous venons de terminer les délibérations et nous tenons à ce que vous soyez informée la première ».

Est-ce un canular ? J'articule quelques onomatopées ensommeillées. Nous raccrochons, je reprends mes esprits et je réalise qu'Eugène Rambert est une très vieille connaissance. Ses écrits, ses poèmes ont bercé toute mon enfance.

Une vieille connaissance

Voici les preuves. Irréfutables ! Ce livre, *Chants d'oiseaux*, écrit par Eugène Rambert, est sur le dessus des piles qui s'accumulent dans mon bureau. Je le possède depuis ... très longtemps, depuis mon enfance. Comme cela était l'usage à l'époque, les amis de mes parents qui me l'ont offert ont écrit cette charmante dédicace : « *A notre chère petite amie Marielle Stamm, avec notre profonde affection* ».

Pourquoi ce livre est-il sur le dessus de ma pile ? Pour une simple histoire de mésanges. Un couple de ces oiseaux niche à l'angle de la maison, tout près de la fenêtre de notre chambre à coucher. Une nouvelle couvée nous réveille, tôt le matin, avec des piaillements intempestifs, pour réclamer sa pitance. Eugène Rambert a décrit six sortes de mésanges : la grande charbonnière, la nonette, la mésange noire, la mésange bleue, la mésange huppée et la mésange à longue queue. Grâce à lui et à Léo Paul Robert qui a illustré *Chants d'oiseaux*, je sais que mes mésanges sont de la famille des charbonnières. J'aimerais vous donner un exemple de la plume alerte et enjouée de ce poète ornithologue. Je cite :

« *Pour peu que le soleil s'en mêle, tout est plaisir dans la vie de la mésange. Elle ne sait que jouer et s'ébattre. Elle sautille de rameaux en rameaux ; elle s'accroche d'une patte, se suspend, se relève, frétille, bat de l'aile, pique du bec, et n'est jamais à bout de postures folâtres et de jolis tours ingénieux...* »

Voici d'autres reliques pour vous prouver à quel point Eugène Rambert est un vieil ami d'enfance! C'est un jeu qu'une de mes sœurs conserve dans sa maison des Cévennes. A l'époque où les Mangas n'avaient pas encore investi les cerveaux de nos enfants, on jouait au jeu des Familles. Celui-ci est d'une haute portée littéraire : *Le Jeu de Famille des Poètes*. Il est composé de 80 cartes avec portraits. Le jeu consiste à faire une famille de quatre œuvres connues d'un grand poète. Sur le couvercle de la boîte, le visage sévère de Victor Hugo annonce la couleur. Sa famille se compose d'extraits les plus ronflants de Ruy Blas, d'Hernani et j'en passe.

Notre mère jouait avec nous et pour tromper son ennui, elle lisait les strophes qui figuraient sur ses cartes. Parfois, elle déclamait d'une voix grandiloquente:

« Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte,

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte ... »

Nous devinions alors qu'elle avait dans sa main la carte de *Feuilles d'automne*.

Ce Jeu des Familles était imprimé en Suisse. A tout seigneur, tout honneur, aux côtés des poètes français qui peuplaient nos cahiers de Récitations, l'éditeur neuchâtelois avait mis des poètes suisses dans son Jeu des familles. Voilà comment le jeu se déroulait.

Question courtoise à notre mère :

« Dans la famille d'Eugène Rambert, je voudrais *Fleurs de deuil* »

Formule consacrée, elle répond : « Je regrette, je ne l'ai pas ! »

Elle enchaîne : « Je voudrais, toujours d'Eugène Rambert, *Lioba* ».

Alors avant de lui tendre avec regret la carte requise, nous devons lire avec toute la componction nécessaire :

« D'où nous vient-il ce vieux refrain qui fait pleurer qui fait sourire ?
« D'où nous vient-il, que veut-il dire, ce ranz naïf, grave et serein, Lioba, Lioba ?

Un autre poète suisse, Henry Warnery, figure également dans ce jeu et si je le mentionne, c'est qu'il est le premier à avoir reçu le prix Eugène Rambert. Etant la dernière en date, je me sens très honorée d'être en si bonne compagnie. Voici les cartes d' Eugène Rambert et d'Henri Warnery.

Tous les romans sont autobiographiques

Je ne l'ai pas raconté dans le roman, mais la petite Lucie a sans doute joué au Jeu des Poètes avec sa sœur Agathe. Ceci nous ramène à son histoire et à une question qui m'a été souvent posée: « Quelle est la part autobiographique dans la jeunesse de Lucie ? »

Dans *A la vitesse de la lumière*, roman de l'espagnol Javier Cercas, le personnage principal, un vétéran de la guerre du Vietnam, affirme d'une voix désabusée : « Tous les romans sont autobiographiques, mon ami, même les mauvais ! » en écho à Gustave Flaubert qui disait : « Madame Bovary, c'est moi ! ».

Je n'ai pas failli à la règle. Quoi de plus naturel ? Comment mieux conjurer le vertige de la page blanche, si ce n'est en accrochant mon écriture à des épisodes de ma vie, rassurants comme le filet du trapéziste. Dans *L'Œil de Lucie*, la fiction et l'autobiographie s'enroulent l'une autour de l'autre comme les deux brins de l'ADN. Faut-il donc dévoiler au lecteur ce qui a été vécu et ce qui est fiction ?

Prenons la scène de l'oculiste. C'est le passage qui a suscité le plus de commentaires. Certains ont été choqués, d'autres intrigués, d'autres encore amusés. J'ai entendu la remarque suivante : « Cette scène est improbable, impossible ». A vous, lecteurs, de juger si elle est plausible ou non. Qu'importe ! Pour moi, elle est à la fois jubilatoire et prémonitoire. Jubilatoire, parce que je me suis beaucoup amusée en l'écrivant.

Prémonitoire, parce que, si elle a été placée aussi tôt dans le livre, c'est pour avertir le lecteur. Attention ! Il ne s'agit pas d'une histoire de petites filles avec goûters d'anniversaire. La lampe chercheuse de l'oculiste symbolise la lumière que cherche désespérément l'œil aveugle de la fillette. Plus tard, l'héroïne, devenue peintre, cherchera à peindre le soleil. A cet éblouissement répond le premier émoi sexuel de l'enfant, prélude à d'autres éblouissements.

Alors, pourquoi vouloir démêler le vrai du faux dans cette double hélice que constitue le roman ?

Mon filet de trapéziste, c'est le paysage de mon enfance, son soleil méditerranéen, les couleurs et les bruits du jardin de mes parents. Le bleu du ciel, des glycines et des agapanthes, le crissement des cigales le jour, le coassement des grenouilles la nuit. Les anecdotes sont-elles vécues ? Sont-elles fictives ? L'essentiel est ailleurs, dans ma recherche autour de l'œil, véritable héros du livre, prétexte aux jeux dans le jardin, à l'ombre de la guerre.

Une œuvre fécondée par les blessures de l'enfance

Lorsque, presque à mon insu, Lucie est devenue peintre, un phénomène identique d'interaction s'est produit. Cette fois, c'est Lucie, l'artiste, qui se nourrit de son enfance pour féconder son oeuvre. Chacune de ses peintures ou de ses installations est inspirée par un des événements vécus dans sa jeunesse, le bombardement de sa ville, les piles de savons dans l'armoire de sa mère, le spectacle du supplice de Sainte Agathe, les billes, et j'en passe.

A nouveau, la métaphore de la double hélice de l'ADN permet de comprendre les relations entre la première et la deuxième partie du livre, entre le récit de l'enfance par tante Sarah et la description de l'œuvre de Lucie à travers les courriels que s'échangent les deux cousins, Michael et Claire. Entre les deux, se sont écoulées plus de quarante années avec, comme une faille vertigineuse, le silence presque complet, mais voulu, sur la vie d'adulte de Lucie. Car l'essentiel est à nouveau l'œil de Lucie, son œil de peintre et son œuvre qui se lit au travers des traumatismes de l'enfance.

Mais quelle artiste ? A-t-elle vécu ? Là encore, le doute s'insinue dans la tête de certains lecteurs. Où est la réalité, où est la fiction ? Deux amateurs d'art contemporain, qui pourtant ne se connaissaient pas, m'ont tous deux fait la même réflexion : « L'œuvre de Lucie fait penser à celle de Louise Bourgeois. Cette artiste vous a-t-elle inspirée pour décrire votre héroïne ? » J'ai du leur avouer mon ignorance. Je ne connaissais pas Louise Bourgeois !

En surfant sur Internet, j'ai découvert que Louise Bourgeois était d'origine française, avait émigré à New-York, en 1938, après avoir épousé un critique d'art américain. Ses œuvres, qui sont associées à plusieurs grands mouvements artistiques du XXe siècle, le surréalisme, l'expressionnisme, le minimalisme, ont aujourd'hui leur place dans les plus grands musées du monde.

Plusieurs éléments troublants rapprochent cette œuvre magnifique de celle, fictive, que je me suis plu à imaginer. En premier lieu, une obsession pour les mêmes sujets, comme l'araignée, que Louise Bourgeois a sculptée, dessinée et peinte sous toutes ses formes. La plus impressionnante est cette araignée géante à l'entrée du Musée des Beaux Arts du Canada. Le titre de cette sculpture colossale, « Maman », peut surprendre. Car, autre point commun entre l'œuvre de Louise Bourgeois et celle de Lucie M., la référence à des événements autobiographiques est permanente. Et pour les deux artistes, l'enfance et ses blessures sont magnifiées dans une puissante symbolique, l'araignée représentant à la fois, la maternité et la fécondité pour Louise Bourgeois dont la mère réparait des tapisseries anciennes, et la puissance génératrice de peurs incontrôlées pour Lucie, traumatisée par les croix gammées.

D'autres lecteurs ont cherché les peintures de Lucie dans des magazines d'art. Ils ont fouillé en vain les collections du magazine L'Œil, puisque j'avais, fort innocemment, donné de fausses références pour « faire » plus véridique. Je suis navrée de les avoir contraints à ces recherches inutiles. Mais j'avoue que, secrètement, je suis assez satisfaite de les avoir égarés. La fiction, pour être crédible, ne doit-elle pas s'appuyer sur des éléments réels ?

Une belle rencontre

J'aimerais, avant de terminer, vous raconter une belle rencontre. Celle de dix-sept jeunes élèves d'une classe de maturité du Lycée Blaise Cendrars à la Chaux de Fonds. Leur professeur d'arts visuels leur a donné comme travail de l'année la réalisation d'une oeuvre inspirée... par *L'Œil de Lucie* ! Il n'a, hélas, pas pu se libérer ce soir. Son nom est Grégoire Muller, un artiste figuratif et fascinant par le réalisme de ses portraits, de ses nus, ou encore de ses natures mortes.

Au cours de ma rencontre avec ses élèves, chacun d'eux a décrit ce qu'il ou elle avait l'intention de réaliser : maquette, installation, peinture, vidéo, collection de photos, etc. Dans le train du retour, j'ai récapitulé dans ma tête ces descriptifs. Je me suis rendu compte que ces jeunes gens et ces jeunes filles projettent leur propre vie dans leur œuvre. Qui, ses démêlés avec sa sœur, qui, les souvenirs de son propre jardin, qui, ses dadas sportifs, qui, ses questionnements religieux, qui encore, des visions purement personnelles. Aucun n'a eu l'envie de peindre l'une des œuvres de Lucie telle que Claire l'avait décrite dans sa monographie « *L'Œil dans tous ses états* ». *L'Œil de Lucie* est à l'origine de leur inspiration et non son aboutissement, une finalité en soi. Je trouve cela très encourageant et j'aime cette démarche très personnelle.

Pour finir, je m'adresse aux jurés du Prix Rambert. Certains d'entre eux m'ont dit avoir été un peu déçus par le « happy end » du roman. Mais au fait, ont-ils bien lu la dernière ligne du livre ? Il est signé :

Sarah V., Beau-Cèdre, décembre 2003.

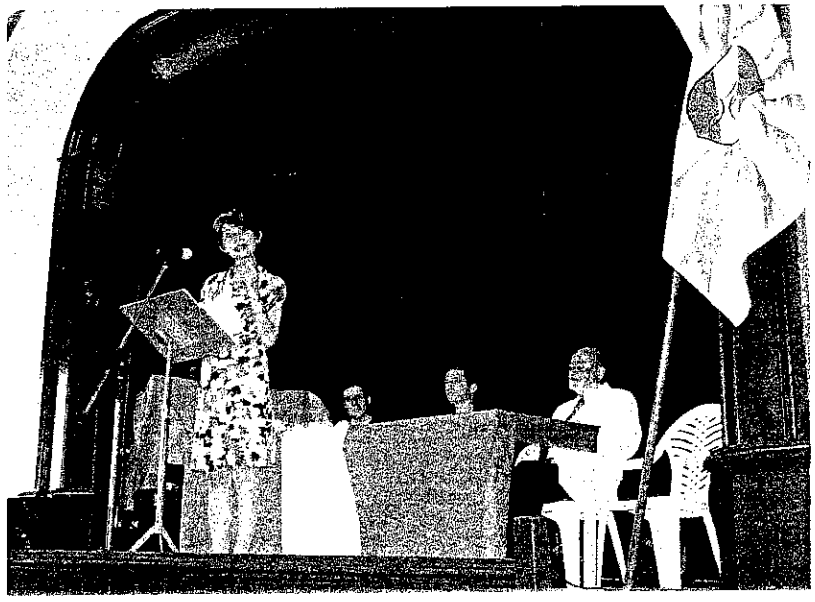
Sarah, l'auteur de la première partie, *Jeux d'ombre.*

Ne serait-elle pas aussi celle de la deuxième, *Eclairages* ? La petite Sarah aurait-elle tout inventé, l'enfance de Lucie comme les e-mails échangés entre cousins? Elle s'est réfugiée en Suisse durant la guerre pour fuir l'holocauste. Comment a-t-elle pu rapporter fidèlement des faits auxquels elle n'a pas assisté, mais qu'elle a recueillis de la bouche d'une femme en fin de vie, la mère de Lucie? Son épilogue, heureux à première vue, est peut-être un dernier pied de nez destiné à mystifier le lecteur.

Libre à vous d'imaginer une autre fin, d'autres péripéties pour les personnages de *L'Œil de Lucie*. Sarah vous en donne l'entière licence. Si les gymnasiens de La Chaux de Fonds ne se privent pas de réinventer l'œuvre de Lucie, vous avez, en tant que lecteurs, le droit d'inventer un autre dénouement au roman. Même triste. Tel est le privilège de la fiction toujours en devenir et issue des imaginations les plus fertiles.

Et encore merci aux jurés qui ont fait, en choisissant mon premier roman, une entorse à leur règlement. Je les remercie de nous avoir permis de vous réunir ce soir, ici, dans cette Blanche Maison.

Marielle Stamm



LISTE DES LAUREATS DU PRIX RAMBERT

1903	WARNERY Henry	*Le Peuple Vaudois*
1906	SEIPPEL Paul	*Les deux Frances*
	MORAX René	*La nuit des quatre temps*
1909	GODET Philippe	*Madame de Charrière et ses amis*
	CORNUT Samuel	*La trompette de Marengo*
1912	RAMUZ C.-F.	*Aimé Pache*
	VALOTTON Benjamin	*La moisson est grande*
1915	SPIESS Henry	*Le visage ambigu*
1920	de TRAZ Robert	*La puritaine et l'amour*
	KOHLER Pierre	*La littérature personnelle*
1923	RAMUZ C.-F.	*Passage du poète*
1926	GILLIARD Edmond	*Rousseau et Vinet individus sociaux*
1929	BUDRY Paul	*Guerres de Bourgogne* *Trois hommes dans une Talbot*
1932	KOHLER Pierre	*Le coeur qui se referme*
1935	CINGRIA Ch.-A.	*Pétrarque*
	BEAUSIRE Pierre	*Oeuvres*
1938	de ROUGEMONT Denis	*Journal d'un intellectuel en chômage*
1941	ROUD Gustave	*Pour un moissonneur*
1944	MERCANTON Jacques	*Thomas l'incrédule*
1947	MATTHEY Pierre-Louis	*Vénus et le Sylphe*
1950	BEGUIN Albert	*Patience de Ramuz*
1953	CHAPPAZ Maurice	*Testament du Haut-Rhône*
1956	JACCOTTET Philippe	*L'effraie*
1959	PINGET Robert	*Le Fiston*
1962	COLOMB Catherine	*Le temps des anges*
1965	STAROBINSKI Jean	*Oeuvres*
1968	BOUVIER Nicolas	*Japon*
1971	PERRIER Anne	*Lettres perdues*
1974	VUILLEUMIER Jean	*L'écorchement*

1977	LOVAY Jean-Marc	*Les régions céréalières*
1980	BARILLIER Etienne	*Prague*
1983	DELARUE Claude	*L'herméneute* *La chute de l'ange*
1986	GROBETY Anne-Lise	*Pour mourir en février* *Zéro positif* *La fiancée d'hiver*
1989	PITTIER Jacques-Michel	*Les forçats* *New-York Calligrammes*
1992	ROMAIN Jean	*Les chevaux de la pluie*
1995	BOVARD Jacques-Etienne	*Demi-sang suisse*
1998	SONNAY Jean-François	*La seconde mort de Juan de Jesús*
Prix du Centenaire	Z'GRAGGEN Yvette	*Matthias Berg* *Ciel d'Allemagne*
2001	DESARZENS Corinne	*Bleu Diamant*
2004	BOUVIER Thomas	*Demoiselle Ogata*
2007	STAMM Marielle	*L'oeil de Lucie*

1830 1886

EUGÈNE RAMBERT

Lioba

Notre Rhin
Fleurs de deuil
Ecureuils

D'où nous vient-il ce vieux refrain,
Qui fait pleurer, qui fait sourire ?
D'où nous vient-il, que veut-il dire,
Ce ranz naïf, grave et serein,
Lioba, lioba ?

Voix des bergers, voix des abîmes,
Voix des torrents, des rocs déserts,
Il vient à nous du haut des airs,
Comme un echo des blanches cimes.
Lioba, lioba !